

MUSÉE DES ARTS ET MÉTIERS TRADITIONNELS SALLES-LA-SOURCE - AVEYRON

LE JOURNAL DE L'EXPOSITION

Des mains pour penser

« C'EST CE QUE JE FAIS QUI M'APPREND CE QUE JE CHERCHE »

Pierre Soulages

*Moi le souvenir que j'ai
de la rue Combarel,
c'est les artisans,
c'était mes lieux d'évasion...*

musees.aveyron.fr

UNIVERSITÉ TOULOUSE
Jean Jaurès

RODEZ
AGGLOMÉRATION



Musée
Arts & Métiers traditionnels
SALLES-LA-SOURCE



La pensée au bout des doigts

Printemps 1640. René Descartes assiste à la performance d'un joueur de luth virtuose. La vitesse de ses doigts force le philosophe à remettre en question l'idée que la pensée est toute entière logée dans la tête et que celle-ci commanderait chacun de nos gestes. Le joueur de luth est si rapide qu'il doit avoir, reconnaît Descartes, une partie de sa pensée dans ses mains.

Quelle est la part de la main dans la pensée ? La question a agité plusieurs savants qui, confrontés à des chirurgiens, des artistes, des artisans, des écrivains, ont cherché à percer les mystères de ces mains créatrices. Paul Valéry envisage ainsi dans les années 1930 d'écrire un « traité de la main », tandis qu'au même moment le grand historien de l'art Henri Focillon rédige un « éloge de la main » dans lequel il écrit : « Elle apprend à l'homme à posséder l'étendue, le poids, la densité, le nombre ». Une anthropologie du geste et des techniques du corps prend forme à cette époque. A l'heure des gestes techniques qui se mécanisent, des prothèses plus « efficaces » que les membres d'origine, des corps « augmentés », l'actualité de ces questionnements reste très vive.

Leur première formulation s'inscrit dans une réflexion menée autour de l'outil. Celle-ci est réactivée au XX^e siècle chez les préhistoriens qui comprennent les premiers l'importance des outils dans l'évolution. Parmi les essais de classification, il faut retenir ceux d'André Leroi-Gourhan réunis dans *L'homme et la matière* (1943-1945). Pour lui, l'outil n'est jamais séparé de celui qui l'a créé et l'utilise : la part de la main.

Si une partie de la pensée est bien au bout des doigts, l'outil n'est-il pas alors l'expression la plus concrète de cette intelligence de la main ? Entre elle et lui « commence une amitié qui n'aura pas de fin [...] une possession progressive, de gestes légers et combinés, d'habitudes mutuelles et même d'une certaine usure », écrivait Henri Focillon.

et un tailleur de vêtement dont Pierre Soulages garde un beau souvenir : « c'était fascinant de le voir découper sur sa table des formes planes qui devenaient des volumes quand il se mettait à les assembler ».

Afin de réhabiliter une conception positive du travail manuel, cette exposition s'inscrit dans un parcours thématique autour de l'outil à main : sa fabrication, son maniement, son dialogue avec la matière, son rôle dans l'atelier



et, enfin, son rôle dans la transmission des savoir-faire et d'un métier. Dans ce parcours, nourri des outils de la collection départementale du musée des arts et métiers traditionnels, Pierre Soulages représente le grand témoin de ce discours.

De cette passion pour le *faire*, il retire une réelle admiration pour la main et pour le savoir des artisans. Collectionneur d'outils, il grandit dans une famille et un quartier d'artisans de Rodez, la rue Combarel. Après avoir été contrôleur des machines de la filature de Salles-la-Source, ici même, son père tient une fabrique de voitures à chevaux dont Pierre Soulages conserve d'ailleurs un rabot. Sa mère tiendra un magasin d'articles de chasse et de pêche.

Dans le quartier, tous les métiers sont représentés : les artisans du bois (menuisier/ébéniste, tonnelier, charpentier), les artisans du fer (forgeron, mécanicien, serrurier), les artisans du cuir (bottier / cordonnier, sellier / bourrelier, relieur), un maçon, un imprimeur



Né à Rodez en 1919, Pierre Soulages est un artiste abstrait qui a fait de la recherche autour des matériaux et de leur résistance, le creuset de son œuvre. Le titre de chacune de ses œuvres évoque d'ailleurs leur matérialité (matières, dimensions, dates), sans être signifiant. Le sens appartient à celui qui regarde.





Faire (avec) les outils

Michel Dieuzaide, Les outils de Pierre Soulagès, Paris 1988, © Michel Dieuzaide
© Collection musée Soulagès - Rodez, Photo : Thierry Estadieu

« Est-ce qu'on peut aller contre l'outil ? A contre-emploi ? ».



Pinceau en queue de vache

Pierre Soulagès répond : « Et comment ! J'ai très souvent utilisé certains outils détournés de leur utilisation normale ». A ces débuts, Pierre Soulagès achète toutes sortes de brosses de peintre en bâtiment (spalter, queue-de-morue, à badigeon,

pinceaux à recharger) plus adaptées à sa pratique que les pinceaux classiques. Il les utilisera pour les *Outrenoirs*. Il utilise également pour sa peinture sur papier des outils du type « couteau » qui permettent à la fois de déposer la matière, la retirer, la déplacer, la racler, en somme la travailler : des outils de tanneur, de sellier-bourrelier découverts dans les soupentes de l'atelier que Pierre Soulagès occupe, rue Galande, à Paris, à partir de la fin des années 1950, ou encore d'apiculteur. Pour les peintures et les brous de noix des années 1940, le peintre manie le riflard. Pierre Soulagès fabrique également très vite ses propres outils : « des instruments de

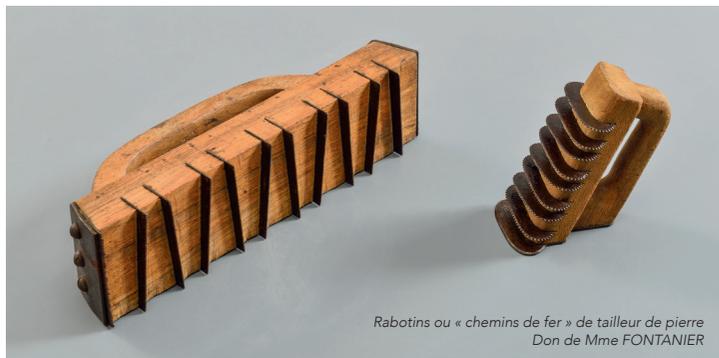
liberté » créés selon le besoin du moment et ce qu'il avait à disposition (cartons, chiffons, morceaux de bois, semelles de cuir puis de caoutchouc devenues spatules).

En cela, il renoue avec d'anciennes pratiques artisanales qui consistaient à élaborer soi-



Racloir de tonnelier
Don de Mme ALMERAS

même ses outils. Progressivement, cette nécessité a disparu mais il restait l'usage d'ajuster l'outil à sa main. La force de l'utilisation, la patine spécifique, l'empreinte de la main appartiennent à cette logique. Il faut qu'une sorte d'appropriation réciproque ait lieu. Et quand il est parfaitement accompli, l'outil révèle alors toutes possibilités de détournement : le marteau peut alors être aussi, selon la circonstance, levier, racloir, pioche.



Rabotins ou « chemins de fer » de tailleur de pierre
Don de Mme FONTANIER

Le « tour de main » de l'artisan et de l'artiste

« Si vous cherchez le génie, entrez dans les ateliers, et vous l'y trouverez sous mille formes diverses », affirmait Denis Diderot au temps de l'*Encyclopédie* (1751-1772). De ces mille formes, on ne peut en réalité épuiser le répertoire : obtenir l'aspect exact recherché pour un objet, savoir à quel moment retirer du feu le métal, quelle pression exercer sur le bois, quelle vitesse employer pour que le mouvement soit juste et économe... toutes ces choses que seule l'expérience directe enseigne.



Maillat de sabotier et maillat de menuisier
Don de M. et Mme GRES

Le « tour de main » est aujourd'hui l'expression la plus courante pour désigner ce génie. C'est la part intransmissible du savoir, celle que seuls l'expérience et le contact direct avec la matière permet d'acquérir. Une expertise haptique (le savoir du toucher) se développe ainsi et façonne une mémoire des gestes que l'artisan « stocke » dans son corps et qu'il mobilisera de plus en plus rapidement au fur et à mesure des années.

“ Si vous cherchez le génie, entrez dans les ateliers, et vous l'y trouverez sous mille formes diverses ”

Au printemps 1961, Pierre Soulages donne accès à son atelier et à son travail à Roger Vaillant, romancier, homme de théâtre, grand reporter et scénariste français. Pour la première et dernière fois, pendant près de 4 heures, une personne suit le travail de création de Pierre Soulages : son choix d'outils (brosses, plaques de



Masse
Don de Mme COSSON



Ce sont d'ailleurs ces gestes qui retiennent particulièrement l'attention de Pierre Soulages à propos des artisans. De la forge de son père, il garde ainsi en mémoire les percussions du marteau sur l'enclume.

caoutchouc, avec ou sans manche), sa technique de pose et de raclage, « enlever, poser, découvrir ». « Il se livre à une sorte de danse » écrira Roger Vaillant dans l'ouvrage qui retranscrit cette observation : *Comment travaille Pierre Soulages* (à l'origine un reportage pour l'*Œil*, photos Michaeledis).



Matières à penser

Michel Dieuzaide, Pierre et Colette Soulages dans l'atelier de la rue Saint-Victor, Paris 1988
© Michel Dieuzaide © Collection musée Soulages – Rodez. Photo : Thierry Estadiou

Pierre Soulages est allé à la rencontre de matériaux et matières très diverses. Chaque fois, les propriétés de la matière et leur résistance à la main infléchissent son travail, l'obligeant à trouver une nouvelle façon de « faire ». Contrairement aux artisans qui cherchent à imposer à la matière une forme, Pierre Soulages se positionne comme un chercheur : « C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche », affirme-t-il depuis les années 1950.

Quand l'artiste s'installe en région parisienne, il souhaite dépasser l'enseignement traditionnel reçu aux Beaux-arts et renouveler la peinture. De son enfance rue

Combarel, il a conservé le souvenir des propriétés multiples du brou de noix, matière obtenue à partir de l'enveloppe du fruit et utilisée comme colorant pour teinter les meubles. Les premiers



Quenouille
Don de M FALGUIÈRES

brous de noix sont réalisés dans l'atelier de Courbevoie en 1947. Pierre Soulages en souligne les qualités picturales. « J'aimais

aussi que ce soit une matière banale et bon marché », comme le goudron dont il se servira également.

Seize ans après les premiers brous de noix, Pierre Soulages répond à plusieurs commandes publiques de tapisseries pour lesquelles il va réaliser des patrons. Ces « œuvres d'interprétation » (il en délègue la pro-



Peigne à carder la laine

duction) amènent de nouveau Pierre Soulages à s'intéresser à l'artisanat. Pour la réalisation des deux tapis muraux par la prestigieuse manufacture de la Savonnerie et destinés au Ministère des finances, l'artiste s'informe longuement sur la technique de la manufacture, la haute lisse où chaque brin de laine est noué individuellement et coupé aux ciseaux. Le velours obtenu permet une grande profondeur de tons, tons choisis par l'artiste lui-même.

Terre d'élevage, l'Aveyron a longtemps connu de fortes traditions familiales de filage et de tissage,

traditions artisanales mais aussi industrielles à l'image de la filature de Salles-la-Source dans laquelle est installé le musée.

L'atelier, lieu de création privilegié

L'artisan ne se contente pas de travailler *dans* son atelier ; il travaille aussi *son* atelier. De la façon de l'ordonner et d'y ranger les outils, tout contribue à en faire un espace à soi. Un lieu de travail qui est en même temps celui d'une certaine intimité et d'une familiarité qui sont des ingrédients essentiels à la créativité et à l'inventivité. L'attention, libérée d'inquiétudes diverses (où sont les outils ? est-ce qu'on me surveille ? puis-je utiliser cette pièce ?), peut se focaliser sur l'exécution du geste technique et sur le projet.

Dans l'atelier règne l'établi. Son allure, sa disposition, sa complexité sont très variables selon les activités et les individus. Mais il reste le foyer créatif de l'atelier où seuls certains gestes s'accomplissent qui donnent progressivement au projet sa forme.

“ Je préfère un lieu
clos et calme pour
travailler ”

A partir de son installation à Paris, Pierre Soulages occupe successivement plusieurs ateliers : à Courbevoie (atelier et logement à la fois) et dans le quartier Montparnasse.



Table et chaise
de sabotier
Atelier d'Urbain LACAZE

A partir du début des années 1960, il occupe deux ateliers : un dans le quartier latin à Paris et un dans le Sud de la France, à Sète. En dehors du désordre lié au moment même de la création, ces espaces sont soigneusement rangés, presque vides : accès facilité aux principaux outils, placards pour les moins utilisés, rayonnages. Même au milieu d'une séance de travail, Pierre Soulages fait place nette. Roger Vaillant, qui l'a observé en 1961, écrit : « Il s'arrête un instant de peindre et remet tout en ordre dans l'atelier. Il nettoie le carrelage, où la peinture avait giclé ». C'est qu'il faut organiser le surgissement du hasard, de l'accident.



Coffre de chaisier
Don de M. RIBES

« Je préfère un lieu clos et calme pour travailler ». Le moment d'élaboration doit être sans destinataire, sans spectateur, sans distraction sauf peut-être pour cette vis de pressoir qui règne toujours dans l'atelier de Sète. Pierre Soulages soustrait également à sa vue les autres peintures en cours.

La transmission

d'un métier et de son savoir-faire

En dehors de son atelier, Pierre Soulages fréquente aussi ceux des autres en commençant par les ateliers des artisans de la rue Combarel pendant son enfance et son adolescence. Très jeune, il est imprégné des techniques et outils des artisans du bois et du fer, du tailleur et du relieur.

Cette posture, Pierre Soulages l'adopte à nouveau à Paris en 1951 dans l'atelier d'imprimerie Lacourière de taille-douce. Débute ainsi l'aventure de cette technique de gravure en creux où l'artiste ne va pas se contenter de pratiquer la reproduction. Très vite, il manifeste le souhait d'explorer l'eau-forte pour elle-même, d'en maîtriser les outils et les étapes – l'aquatinte, le maniement du burin – et d'en mesurer les possibilités esthétiques.

A cet égard, Pierre Soulages rejoint les manières les plus traditionnelles et les plus ordinaires pour des artisans d'apprendre leur métier et d'acquérir leur savoir-faire. Avant que l'enseignement technique ne se formalise à partir du XIX^e siècle et n'invente ses diplômes (création du Certificat d'Aptitude Professionnelle (CAP) en 1919), l'apprentissage par imprégnation dans l'atelier était le cœur de la transmission des savoirs artisanaux. D'abord passive quand le très jeune apprenti se contente de nettoyer la salle ou d'apporter les outils (mais il regarde les gestes et les mémorise à son insu, apprend les rythmes et le savoir-être au travail), celle-ci

se fait de plus en plus active à mesure que l'apprenti prend en main directement des outils, des tâches, des projets.

Cette combinaison d'imprégnation, de pédagogie, d'initiation au métier est aujourd'hui maintenue dans le compagnonnage, reconnu depuis 2010 par l'UNESCO, comme un système unique au monde de transmission des identités et des savoir-faire par le métier.



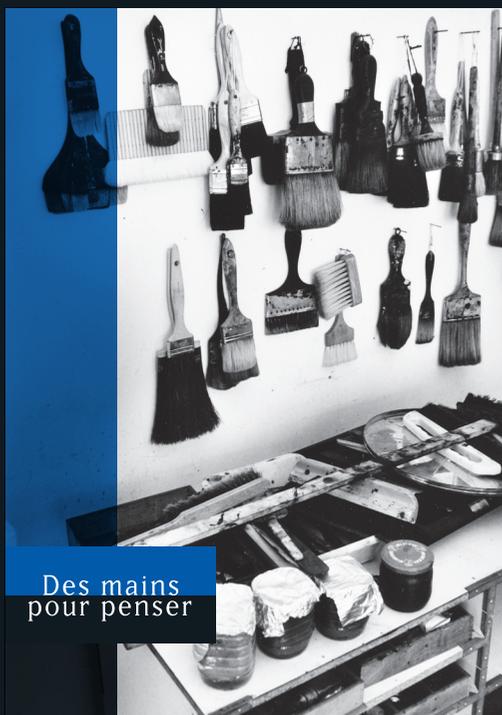
Compas à branche droite
Don de M. SAILLANS, et compas de charron

« Vous avez dit **sérendipité** ? »

« Cette rue [la rue Combarel] m'a aidé à comprendre une chose très importante [...], c'est la différence fondamentale qu'il y a entre les artistes et les artisans. Les artistes sont toujours attentifs à ce qu'ils ne savent pas. Les artisans savent quoi et comment. » Admirateur du travail de la main et fin connaisseur des outils artisanaux, Pierre Soulages n'en a pas moins cessé de s'exprimer sur la différence artiste/artisan. Animé d'un désir d'invention et de découverte, aux antipodes d'un « métier » qui était encore l'image qu'en véhiculait l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, l'artiste ne pratique pas un métier affirme Pierre Soulages. Il polémiquera avec l'anthropologue à ce sujet au début des années 1980 dans la revue *Le Débat*.

Être attentif à l'acide qui perce toute entière la plaque de cuivre. L'utiliser telle quelle et la mettre sous presse. Découvrir qu'à la place du trou, s'exprime un matériau tout entier : le papier. Être attentif à l'imprévu. Voilà ce qui anime Pierre Soulages dans sa pratique artistique et bien au-delà. Viticulteur aux alentours de Montpellier entre 1942 et 1945, Pierre Soulages apprend, au contact du vivant, l'inattendu, l'imprévu et ne s'en défera plus.

Attentif à ces hasards créatifs et maître de l'*inétabli* – quand l'artisan est au contraire le maître de l'*établi* – l'artiste s'applique ainsi à développer la qualité des défricheurs de chemins non balisés qui ouvrent sur des horizons nouveaux, ceux d'une découverte ou d'un autre regard sur le monde. Cette qualité se nomme sérendipité. Elle est la faculté à rendre les hasards heureux et à élargir, par les moyens les plus inattendus, le champ des possibles.



Des mains
pour penser

Michel Dieuzaide, Atelier de Pierre Soulagès - Rue Saint-Victor, Paris 1988. © Michel Dieuzaide © Collection musée Soulagès - Rodez. Photo : Thierry Estadieu

*« La vérité,
c'est qu'il n'y a pas un métier perdu,
il y a mille métiers abandonnés »*

Conseil départemental de l'Aveyron
Musée des arts et métiers traditionnels
Rue de la cascade
12330 Salles-la-Source
05 65 67 28 96

musees.aveyron.fr



MUSÉE
Arts & Métiers traditionnels
SALLES-LA-SOURCE

